Narration, connaissance et identité chez Paul Ricoeur

Paul Ricoeur, *Temps et récit*, Tomes 1, 2 et 3, Paris, Éditions du Seuil, 1983, 1984 et 1985.

Roberto Miguelez

Volume 14, Number 2, Fall 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/027021ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/027021ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Miguelez, R. (1987). Narration, connaissance et identité chez Paul Ricoeur / Paul Ricoeur, *Temps et récit*, Tomes 1, 2 et 3, Paris, Éditions du Seuil, 1983, 1984 et 1985. *Philosophiques*, 14(2), 425–433. <https://doi.org/10.7202/027021ar>

ÉTUDE CRITIQUE

NARRATION, CONNAISSANCE ET IDENTITÉ CHEZ PAUL RICŒUR

PAUL RICŒUR, *Temps et récit*, Tomes 1, 2 et 3, Paris, Éditions du Seuil, 1983, 1984 et 1985.

par Roberto Miguez

Nulle autre discipline que l'histoire ne se nourrit de tant et d'aussi flagrantes antinomies. Discipline inquiétante donc mais, pour cela même, apte plus que toute autre à susciter des réflexions dont l'enjeu va bien au-delà des préoccupations purement disciplinaires et rejoint des problématiques à proprement parler philosophiques. Commençons par recenser ces antinomies ne serait-ce que d'une manière synthétique et aux fins d'introduction à cette étude critique.

Depuis Aristote, l'histoire se définit comme connaissance du singulier et, en ce sens, elle s'oppose à la théorie, voire à la science — tant et aussi longtemps au moins que la théorie vise le général. Pour Aristote — et l'idée mérite d'être rappelée — la poésie est « plus philosophique et d'un caractère plus élevé que l'histoire ; car la poésie raconte plutôt le général, l'histoire le particulier »¹. Et l'on sait bien que l'historicisme reprendra cette idée — bien qu'amputée de sa dimension antinomique science *vs* histoire et, encore plus, et dans le même mouvement, de sa dimension valorative différentielle — : l'histoire, et plus généralement encore, les « sciences de l'esprit », relèveront d'un savoir « idiographique » ou « individualisant » — suivant ainsi la terminologie introduite par Cournot qui distingue sciences « nomothétiques » ou « généralisantes » et sciences du singulier —. Et pourtant, comme Popper se voue à le démontrer, « non seulement lorsqu'elle explique et vérifie des événements particuliers mais aussi lorsqu'elle s'applique à les décrire, l'histoire ne peut pas manquer de faire appel à des lois ou à des théories »². Car dans la

1. ARISTOTE, *Poétique*, Les Belles-Lettres, Paris, 1932, 1451 b.

2. POPPER, Karl, *Misère de l'historicisme*, trad. H. Rousseau, Plon, Paris, 1956, chap. IV.

pratique aussi bien que d'un point de vue logique, même une simple description, soit-elle celle d'un événement particulier, soit-elle celle d'une classe d'événements, est commandée, et ne peut pas ne pas l'être, par une orientation, un point de vue, une approche théorique.

Mais l'histoire, on s'en doute, ne fait pas que décrire : volontairement ou à son insu le discours de l'historien produit un effet explicatif. En tout cas, le discours de l'histoire ne cesse de vouloir nous convaincre de la nécessité de ses conclusions. Et pourtant la structure de son argumentation n'est pas immédiatement celle du syllogisme et ce n'est que par un effort bien pénible que l'on a cru pouvoir trouver, sous-jacent, quelque chose comme une déduction quasi nomologique³. Des esprits avisés se sont même demandés si cette structure discursive ne serait pas, en fait, supercherie, de simples relations de consécution se faisant prendre pour des relations de conséquence⁴. D'un autre point de vue, mais parallèlement, si cette production d'un effet de connaissance semble bien inhérente au discours de l'histoire, comment ne pas y voir un travestissement idéologique lorsqu'on constate son travail sur la conscience sociale, la manipulation politique dont il fait l'objet, les usages extra-scientifiques auxquels il se prête si complaisamment ?

Discipline bizarre, anormale, l'histoire pousse l'extravagance jusqu'à adopter la forme narrative comme forme discursive. Elle mime des actions comme le font les mythes, les contes ou les romans. Elle configure le passé comme une véritable intrigue et, par ce moyen, elle ne fait pas que convaincre : elle charme, captive, séduit comme le font les mythes, les contes et les romans. La configuration du passé comme intrigue, comme aventure, rapproche l'histoire de la littérature à un point tel que, parfois, les limites entre l'histoire et la fiction deviennent indiscernables. Pourtant, si la littérature revendique farouchement son appartenance première à l'imaginaire — « toute ressemblance avec la réalité devant être considérée comme purement fortuite » — l'histoire, pour sa part, s'accroche non moins farouchement, sinon plus, à l'objectivité. En fait, et même logiquement, l'ensemble des antinomies qui traversent la discipline historique se condense dans sa forme discursive.

Il n'est pas dès lors simpliste d'organiser la masse considérable d'analyses auxquelles a donné lieu cette bizarrerie de la discipline historique en deux classes, le critère décisionnel étant la position assumée face à la forme discursive du récit historique, plus exactement au caractère contingent ou nécessaire de celui-ci dans le discours de l'histoire. Le déni de la nécessité narrative de l'histoire on le trouve dans deux traditions séparées et par leurs

3. HEMPEL, C. C., « The Function of General Laws in History », *Journal of Philosophy*, XXXIX, 1942, où l'on trouve, pour la première fois, l'idée suivant laquelle le discours historique serait un discours essentiellement enthymématique.

4. Voir, par exemple, BARTHES, Roland, « Le discours de l'histoire », *Information sur les sciences sociales*, VI, 4, 1967, et « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications*, 8, 1966, p. 10, où Barthes écrit, par rapport à tout récit : « le récit serait, dans ce cas, une application systématique de l'erreur logique dénoncée par la scolastique sous la forme *post hoc, ergo propter hoc* ».

intérêts et par leurs convictions : dans l'épistémologie néo-positiviste et dans l'historiographie française représentée surtout par l'école des Annales. Le narrativisme, de son côté, surgit et se développe dans la foulée critique du modèle nomologique élaboré dans l'épistémologie néo-positiviste. Si une distinction doit surtout être retenue dans le champ de l'anti-narrativisme elle porte sur la façon dont on conçoit le rapport, empiriquement indiscutable, entre histoire et récit : tandis que pour l'épistémologie néo-positiviste le modèle nomologique demeure, sous une forme ou sous une autre, sous-jacent à la narration à la façon en quelque sorte d'une structure « profonde », pour l'historiographie française ce serait dans le cadre d'une nouvelle histoire — une histoire du « fait total » par opposition à une histoire « événementielle » — que se produirait inexorablement une éclipse du récit. La différence est de taille car, dans ce dernier cas, l'éclipse du récit correspondrait à la transformation de la pratique historique — ou d'une certaine pratique historique, tout au moins —, tandis que pour le néo-positivisme la narration n'aurait jamais été la forme véritable et/ou adéquate du discours de l'histoire.

C'est devant cette grande partition que se place Ricœur. Son intervention, à première vue, a l'intérêt de vouloir se situer dans une position en quelque sorte médiane par rapport à ces deux pôles du nomologisme et du narrativisme. Contre le narrativisme, il accepte la présence de segments nomiques dans le discours des historiens ; contre le nomologisme, celle de segments téléologiques. Plus précisément encore : avec le nomologisme, Ricœur revendiquera les prétentions explicatives de l'histoire, avec le narrativisme il soutiendra que raconter c'est déjà expliquer. À ce premier niveau, on le voit, toute la question est de savoir comment la narration explique ou, dit d'une autre manière, comment faire tenir ensemble les segments nomiques et téléologiques d'une explication qui ne peut, dès lors, qu'être quasi causale — sans être ni une pseudo-explication, ni une esquisse d'explication. Pour Ricœur, ce qui permet de tenir ensemble ces segments, c'est l'intrigue. L'intrigue comprendrait, en effet, dans une totalité intelligible, des circonstances, des buts, des interactions, des résultats non voulus. L'intrigue serait, à proprement parler, synthèse de l'hétérogène et dans la mesure où seule la narration permettrait la construction d'intrigues, la forme narrative ne serait ni une simple forme de surface du discours historique, ni un avatar historique de l'historiographie.

Pour aboutir à cette position, Ricœur n'a qu'à suivre le développement interne de la problématique nomologique et de la problématique narrativiste. En effet, ce que l'on peut aisément constater depuis Hempel — et à partir de Hempel lui-même —, c'est un affaiblissement du modèle « fort » d'explication en histoire, et ceci à la suite d'un examen de ce que les historiens font ou semblent faire réellement. Chez Ch. Frankel par exemple⁵, l'interprétation — comprise dans un sens voisin de celui de « *Verstehen* » — se subordonnerait aux exigences limitatives de l'explication et serait à distinguer clairement du

5. FRANKEL, Charles, « Explanation and Interpretation in History », in GARDINER, Patrick, *Theories of History*, New York, The Free Press, 1959, pp. 408/27.

moment explicatif : n'empêche qu'elle se voit admise comme moment nécessaire de la connaissance historique, celui dans lequel l'historien attribue sens et valeur aux événements.

Du côté narrativiste, c'est à un développement symétrique mais inverse que l'on assiste : depuis Arthur Danto et surtout chez W.B. Gallie⁶ l'analyse tend à découvrir toutes les ressources à proprement parler explicatives du récit. Devrait-on dès lors s'attendre à ce qu'une thèse narrativiste, raffinée au point de devenir anti-narrativiste, puisse se substituer au modèle narratif ? C'est le pas que Ricœur, bien entendu, ne fera pas : si l'affaiblissement du modèle nomologique débouche sur le modèle narratif, l'exploration des ressources explicatives de l'histoire ne doit nullement rendre le récit secondaire ou inimportant. C'est la notion d'intrigue qui permettra de justifier cette assertion. Mais encore ici Ricœur est redevable d'analyses déjà entreprises dont celles de Louis O. Mink et, surtout, de Hayden White⁷. C'est, en effet, chez White que les procédures de mise en intrigue sont pour la première fois assignées à la structure narrative de l'historiographie. L'intérêt profond de l'œuvre de Ricœur que nous examinons il faut le chercher donc ailleurs. Nous dirons qu'il se trouve dans la profondeur du changement de perspective sur l'historiographie qu'implique la subordination du problème de l'historiographie à celui de la refiguration du temps. En se subordonnant à la question de la temporalité, celle de l'histoire modifie l'ordre et la nature de ses interrogations. D'abord, et avant tout, le problème de l'histoire c'est le problème du temps.

Or, quel est le problème du temps ? C'est, bien sûr, celui de devoir vivre *dans* le temps tout en sachant, cependant, que notre vécu du temps n'est pas indifférent à celui-ci, que le temps est, ou qu'il est dans ses modalités non seulement pour mais aussi *par* une conscience. C'est — dans les termes de Ricœur —, le problème de l'irréductibilité réciproque du temps cosmique, objectif, et du temps vécu, phénoménologique. Mais c'est aussi, et immédiatement, le problème de devoir vivre dans *le* temps lors même que notre vécu se trouve comme déchiré en permanence entre un passé, un présent et un futur. Comment ou en vertu de quoi a lieu ce procès de totalisation du temps qui nous représente celui-ci comme un singulier (collectif) en dépit de la dissociation passé-présent-futur ? Et c'est, enfin, et pour ne rester qu'à ces trois apories, la question de la représentation du temps, voire celle-là même de sa représentabilité : comment parler du temps, avec quel langage tenter sinon de le maîtriser au moins de nous en approcher ?

Prise en quelque sorte à rebours, par le bout de cette aporétique de la temporalité, la question de l'histoire se trouve alors subsumée chez Ricœur sous celle du pouvoir ou de la capacité différentiels des discours de représenter le temps d'une manière plus adéquate — ce qui comporterait ou devrait comporter une solution ou une réponse aux apories de la temporalité.

6. GALLIE, W.B., *Philosophy and the Historical Understanding*, New York, Schocken Books, 1964.

7. WHITE, H., *Metahistory. The Historical Imagination in XIXth Century Europe*, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press, 1973.

L'hypothèse centrale, qui commande donc toute l'entreprise de *Temps et récit* est que la pensée spéculative, c'est-à-dire la réflexion philosophique, n'a abouti, et ce dans les meilleurs des cas — la phénoménologie husserlienne de la conscience intime du temps et la phénoménologie herméneutique de la temporalité de Heidegger —, qu'à porter à leur paroxysme les apories de la temporalité, et que seuls les récits, de par la façon particulière dont ils refigurent le temps, sont en mesure d'éclairer notre expérience du temps. Quels récits ? Les récits historiques et les récits de fiction, l'histoire et le roman. Voilà donc postulée la parenté profonde de l'œuvre romanesque et du récit historique : la *refiguration* du temps. Et voilà exprimée sous une forme maintenant positive l'hypothèse centrale de Ricœur : ce serait par la narration, c'est-à-dire par la mise en intrigue que le temps est *configuré* d'une manière telle que, par cette mise en forme, nous pouvons enfin en avoir une représentation plus adéquate.

Avant de passer à l'examen de cette hypothèse ou, plutôt, de la problématique cruciale qu'elle soulève, refaisons notre cheminement jusqu'au point où il a débuté, jusqu'aux antinomies traditionnelles de la discipline historique pour déterminer en quoi ou comment ces antinomies sont affectées par l'hypothèse de Ricœur. Soit, d'abord, celle qui, en quelque sorte, condense toutes les autres : la forme narrative du discours de l'histoire. À la lumière de l'hypothèse le récit cesse de pouvoir apparaître comme un simple effet de surface, encore moins comme une forme historique du discours de l'histoire : relié indissolublement au travail sur le temps il s'avère, du moment où l'histoire c'est du temps refiguré, une forme discursive nécessaire à l'histoire. Seulement, le récit n'est pas propre à l'histoire, c'est-à-dire à une refiguration du temps dominée par une prétention de vérité : il l'est aussi à la fiction. Faut-il y voir deux modalités indépendantes de refiguration du temps, l'une travaillant dans le réel, l'autre dans l'imaginaire, l'une ayant un effet explicatif, l'autre un effet plutôt suggestif ou persuasif ? Ricœur, nous le savons, soutenant que raconter c'est déjà expliquer rejette une telle indépendance mais ne voulant pas se démarquer radicalement de la conception classique de l'explication, la conception nomologique, sera conduit à chercher dans l'intrigue, qui est la matière de la narration, une quasi-causalité spécifique aux conséquences pourtant redoutables : une certaine historicisation de la fiction et, parallèlement, une certaine « fictionalisation de l'histoire » (*Temps et récit*, t. III, 265). Or, s'il est possible qu'un romancier accepte que la fiction travaille sur un réel, il est douteux que l'historien tolère que son travail sur l'historique comporte, ne serait-ce que partiellement, une création imaginaire : la prétention de vérité de son discours n'a comme fondement que la modalisation de son objet comme réalité. Plus important encore, puisque, dans le roman, il s'agit de feindre (*fingere*) une réalité, l'historicisation de la fiction renforce le pouvoir fictionnel du roman. Mais la « fictionalisation de l'histoire » enlève à l'histoire racontée son pouvoir de vérité. Il n'y a pas donc de symétrie dans les conséquences. Pris en tenaille entre, d'une part, le constat logique suivant lequel la consécution n'est jamais conséquence — et qui rejeterait l'histoire du côté des discours mensongers, manipulateurs, idéologiques (au sens péjoratif

du terme) — et, d'autre part, son hypothèse suivant laquelle seuls les récits sont susceptibles d'éclairer réellement notre expérience du temps, Ricœur choisit de faire de la consécution — qui développe l'intrigue — une quasi-conséquence : au statut ambigu de l'historien, tiraillé entre la réalité et la fiction, semble correspondre un statut ambigu de l'explication historique, tiraillée entre le syllogisme et la consécution. Faut-il y voir un véritable dépassement de l'antinomie ou une solution plutôt bâtarde ? Il est clair en tout cas qu'une solution satisfaisante de l'antinomie passe par une thématization radicale de l'intrigue comme artefact discursif, irréductible à tout autre ou à d'autres et qui, probablement, ne se laisse pas saisir dans une forme unique, Ricœur, bien entendu, ne manque pas d'interroger l'intrigue ; bien au contraire il lui consacre de très longues analyses mais dont le registre n'est pas épistémologique : il s'agit, plutôt, d'examiner comment le récit en tant que procédure de mise en intrigue opère une configuration du temps. Examiner l'intrigue dans son rapport à la vérité — ne serait-ce que du point de vue de la vérité comme effet de discours — est pourtant essentiel non seulement pour justifier cette assertion majeure de Ricœur suivant laquelle le discours philosophique — pour ne pas parler du discours scientifique — serait *intrinsèquement* impuissant à surmonter les apories de la temporalité mais aussi pour rendre compte de la relation particulière, complexe, et *asymétrique* dans laquelle sont engagés vis-à-vis du réel et de l'imaginaire le récit historique et le récit de fiction. Mais l'analyse de la manière dont la procédure de mise en intrigue configure le temps ouvre, à son tour, sur une question non moins décisive.

Depuis Aristote le *muthos* ou mise en intrigue est mimésis d'une action, non pas simple imitation mais représentation, agencement de faits en système, imitation active, créatrice d'actions humaines et, par là, d'expériences *personnelles* indissociables de la temporalité. Une conséquence s'ensuit : la mise en intrigue, la narration d'une action humaine opère une totalisation « pratique », non spéculative — d'où la différence avec le discours philosophique, et avec le discours scientifique — des temps du temps (deuxième aporie de la temporalité). Mais cette totalisation, nous le voyons immédiatement, s'accompagne d'une *assignation* : si une histoire ne peut être que racontée, raconter une histoire ne peut être que raconter l'histoire d'une vie. L'histoire d'une vie dit donc le *qui* de l'action. Ricœur ira même plus loin et affirmera que « l'identité du *qui* n'est (...) elle-même qu'une identité narrative ». Car « sans le secours de la narration, le problème de l'identité personnelle est (...) voué à une antinomie sans solution : ou bien l'on pose un sujet identique à lui-même dans la diversité de ses états, ou bien l'on tient, à la suite de Hume et de Nietzsche, que ce sujet identique n'est qu'une illusion substantialiste dont l'élimination ne laisse apparaître qu'un pur divers de cognitions, d'émotions, de volitions ». Le dilemme ne disparaît que si, à l'identité comprise au sens d'un même (*idem*), « on substitue l'identité comprise au sens d'un soi-même (*ipse*) » qui inclut alors « le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie ». Le soi de la connaissance de soi, conclura Ricœur suivant la formule

magnifique de Socrate, est, et ne peut dès lors être que le fruit d'une vie examinée⁸.

Il va sans dire que l'expérience psychanalytique, avec la composante narrative qu'elle comporte à titre décisif, apparaît immédiatement, sur le terrain de la subjectivité individuelle, comme une illustration particulièrement éclairante et comme une preuve supplémentaire du rôle de la narration dans la quête et la constitution de l'identité du soi. Chez Ricœur, cette expérience sert même comme modèle — ou comme « laboratoire » — pour une réflexion sur la constitution de l'identité sur un terrain autre, celui de la communauté : « la notion d'identité narrative, affirme en effet Ricœur, montre encore sa fécondité en ceci qu'elle s'applique aussi bien à la communauté qu'à l'individu »⁹. Le modèle psychanalytique fonctionne alors à ce niveau du collectif d'une manière tellement analogue que le processus de rectifications successives appliquées à des récits préalables que, dans la cure, l'analysant déploie inlassablement, trouve son pendant dans « la suite de corrections que chaque nouvel historien apporte aux descriptions et aux explications de ses prédécesseurs »¹⁰. En résumé, les récits historiques, en opérant la totalisation des temps du temps, en raccordant inlassablement les expériences vécues dans la temporalité par la procédure narrative, assigneraient à une communauté une identité. Mais, d'un autre côté, sans le secours d'une histoire racontée, une communauté, tout comme un individu, ne pourrait pas se reconnaître, se constituer comme *une* dans la suite des avatars de son existence. L'histoire, dans la perspective de Ricœur, ne peut être qu'histoire d'*un* sujet. Cette convergence posthume de la problématique historique et de celle de l'identité narrative, voire de l'identité tout court, loin de clore le champ des interrogations, ouvre un espace plus complexe encore mais plus captivant de questions.

En effet, comme Ricœur lui-même l'admet, l'identité narrative n'est pas une identité stable et sans failles : celle-ci est le titre d'un problème plutôt ou, au moins, autant que celui d'une solution. Mais la question de l'identité narrative se pose-t-elle dans les mêmes termes lorsqu'il s'agit de l'individu singulier et lorsqu'il s'agit du sujet historique ? Toute l'argumentation de Ricœur repose sur l'équivalence postulée de l'un et de l'autre. Non seulement Ricœur suppose, nous venons de le voir, que « on peut parler de l'ipséité d'une communauté comme on vient de parler de celle d'un sujet individuel »¹¹, il suppose encore, et ce dès le premier volume de *Temps et récit*, que les entités sociétales doivent être considérées comme des « quasi-personnages ». En fait, la première supposition repose sur cette dernière, sur une définition de la société permettant « de traiter la société elle-même comme un grand individu, *analogue* aux individus qui la composent »¹². Bref, le transfert de la problématique de l'identité narrative de l'individu à celle de l'identité

8. RICŒUR, Paul, *Temps et récit*, tome III, *ibid.*, pp. 355/56..

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*

12. RICŒUR, Paul, *Temps et récit*, tome I, *ibid.*, p. 275. (Souligné par Ricœur).

narrative d'une communauté, davantage l'idée même d'une ipséité communautaire repose sur une conception organiciste de la société. En cela, Ricœur reprend non seulement la conception husserlienne — développée notamment dans la cinquième méditation cartésienne¹³ — de la communauté historique comme « personnalité de rang supérieur », il s'aligne aussi implicitement — et, dirait-on, naïvement — sur toute la tradition organiciste sociologique qui trouvera son expression achevée dans le fonctionnalisme. Les implications d'une telle perspective au niveau des analyses sociologiques concrètes ont fait l'objet d'une critique trop connue pour que nous ayons besoin de les mentionner. Elles représentent, sans doute, des indicateurs des difficultés que soulève un tel transfert. Pourtant, nous aborderons celles-ci par un autre biais.

Le soi de la connaissance de soi qui est le fruit d'une vie examinée est, dans le cas de l'individu, un soi qui s'examine. L'instabilité en principe de l'identité narrative d'un individu ne peut être l'objet d'une assertion que sur le fond d'une reconnaissance peut-être — et fort probablement — *pré-narrative* de soi. C'est pourquoi la question de l'identité du moi individuel a pu être traitée au sein de la phénoménologie — et ceci à partir des indications de Husserl lui-même — comme question rattachée à la reconnaissance ponctuelle et, donc, pré-narrative du moi que procure l'expérience de (mon) corps¹⁴. Quoi qu'il en soit, si la réponse à la question « Qui suis-je ? » ne me livre jamais une certitude *sur* moi, elle n'en présuppose pas moins un « je » sujet — qui est la condition même de la question —. L'incertitude en principe de l'identité narrative de l'individu — que l'inlassable travail psychanalytique manifeste d'une manière éclatante — porte donc sur le qui d'un je de sorte que, sur cette reconnaissance, mais seulement sur elle, peut se déployer un processus de rectifications qui est ainsi toujours œuvre d'*un* sujet¹⁵.

En est-il de même dans le domaine de l'histoire et non plus de l'autobiographie ? Dans ce domaine la question ne porte pas sur le « Qui suis-je ? » car il n'y a pas, à proprement parler, un « je » qui puisse poser la question. Bien au contraire, c'est la réponse à la question « Qui est-ce ? » qui construit le « je ». La communauté comme « personnage », comme « quasi-personnage », ou comme « personnalité de rang supérieur » n'est justement

13. HUSSERL, Edmond, *Méditations cartésiennes*, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1953.

14. HUSSERL, Edmond, *ibid.*, spéc. par. 44 où Husserl écrit : « Faire ressortir mon corps, réduit à mon "appartenance", c'est déjà partiellement faire ressortir le phénomène objectif : "moi en tant que cet homme" en son essence-appartenance. Si je réduis à "l'appartenance" les autres hommes, j'obtiens des corps matériels, réduits à l'appartenance ; mais si je me réduis moi-même comme homme, j'arrive à mon organisme et à mon âme, ou à moi-même, unité psycho-physique et, dans cette unité, au moi-personnalité (...) » (p. 81).

15. C'est, par ailleurs, encore la psychanalyse qui vérifie cette affirmation — bien que d'une manière négative — lorsqu'elle s'avoue impuissante à déclencher un tel processus dans le cas limite d'une désagrégation psychique.

qu'*une* des réponses possibles à cette question : celle qui suppose la métaphore hypostasiée de la société comme organisme, d'*un* moi social ou d'*une* conscience collective.

Le problème de l'histoire n'est pas alors celui de l'instabilité de l'identité du sujet historique mais bien plutôt celui du sujet lui-même. On ne peut pas dès lors parler d'*une* suite de récits historiques, d'*un* processus de rectifications appliquées inlassablement à des récits préalables mais d'une pluralité d'histoires, d'une pluralité de processus ou de séquences narratives dont chacune cherche à « rectifier » l'autre et à se confirmer et s'imposer soi-même. D'où, dans le cas de l'histoire, toute une stratégie de persuasion que l'on ne retrouve ni dans l'autobiographie ni dans le portrait — et qui explique le rapport du récit historique à l'idéologie et au politique.

L'absence de récits historiques dans les sociétés sans classes sociales prouve, ne serait-ce que d'une manière indirecte, que dans les sociétés classistes l'absence effective d'*une* communauté a engendré cette quête inlassable d'un sujet un et vrai — quête condamnée à n'être que discursive tant et aussi longtemps que la société humaine ne retrouve pas son identité dans la pratique. Ricoeur ne se pose à aucun moment la question de l'absence historique de récits historiques, et la coïncidence de cette absence avec des formes d'organisation sociale spécifiques. Il s'interdit ainsi de se poser la question du destin du récit historique, la question de son histoire. Pourtant, l'éclatement de la communauté que signifient les sociétés classistes n'amènent-ils pas à s'interroger sur la dialectique *sociale* du sujet historique ? Ou, plutôt, la question de l'identité du sujet historique, ne suppose-t-elle pas alors, et nécessairement, celle de l'éclatement de la communauté et des conditions sociales de sa reconstitution ?

*Département de sociologie,
Université d'Ottawa*